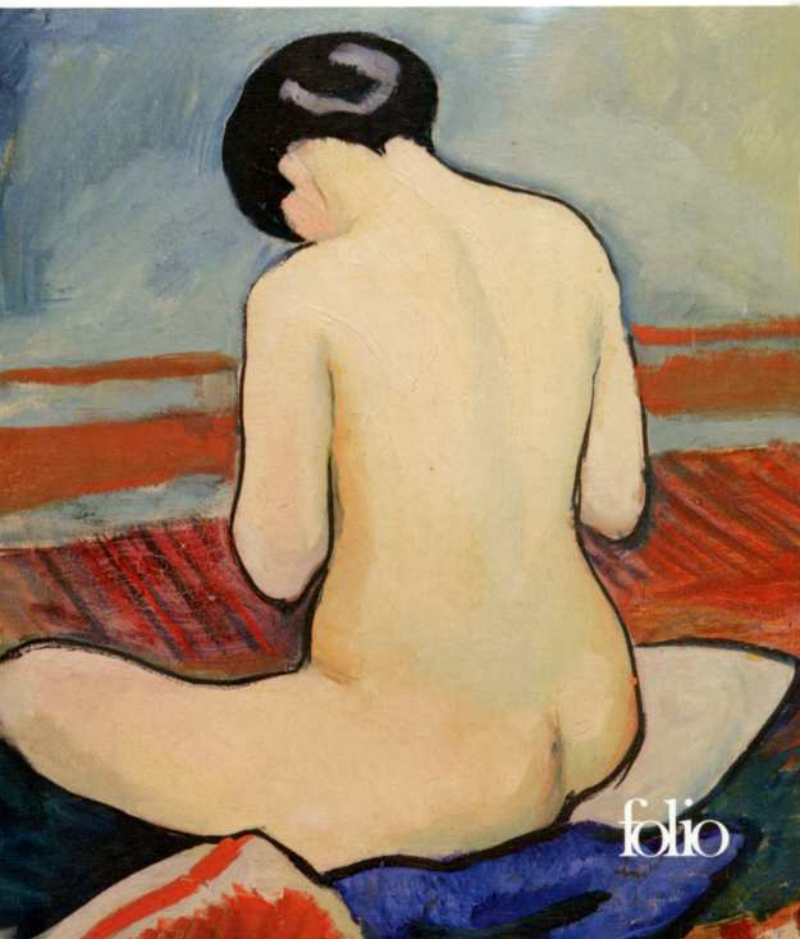


Caroline Lamarche
Carnets
d'une soumise
de province



COLLECTION FOLIO

Caroline Lamarche

Carnets
d'une soumise
de province

Gallimard

Caroline Lamarche vit en Belgique. Romancière (prix Rossel 1996) et nouvelliste, elle est également auteur de poèmes et de fictions radiophoniques (prix SADC au festival Phonurgia Nova, Arles 2003).

Quand soudain, au milieu des jeux et des leçons, il pensait à la lettre qu'il allait écrire le soir venu, c'était pour lui comme s'il portait au bout d'une chaîne invisible une clef d'or grâce à laquelle, quand personne ne ferait plus attention, il pourrait ouvrir le portail de fabuleux jardins.

ROBERT MUSIL,
Les désarrois de l'élève Törless

L'homme qui aima la Renarde à la manière d'un maître exigeait que chacune de leurs rencontres fût suivie d'un « résultat ».

La somme de ces résultats, le bilan de ces nuits et de ces jours, constitue l'histoire qui va suivre.

Le résultat

Vous m'aviez interdit de me caresser sans votre autorisation. Je ne pouvais, tôt ce matin, téléphoner chez vous pour vous en prier. Il avait plu la nuit, un froid humide entraît par la fenêtre ouverte. J'étais sous les draps, au chaud, pensant à tout ce que vous aviez obtenu de moi la veille, et en particulier à cet exercice difficile entre tous : que je nomme les parties de moi que vous pénétriez, que j'évoque crûment la masturbation à laquelle vous me conviiez et que j'explique, en chemin, ce que mes doigts faisaient. Ces mots, je vous les ai donnés, timidement, c'était la première fois. Il y en aura d'autres, je deviendrai, pour vous plaire, aussi obscène qu'il le faudra. J'ignore si vous fûtes plus satisfait de ma jouissance déclarée, obtenue sous vos caresses et vos coups, que des angoisses, nombreuses, qui

restèrent à brasiller en attente tandis que vous me touchiez en m'obligeant à ces mots. Quoi qu'il en soit, vous qui exigez des « résultats », sachez que le plus joli d'entre eux m'est venu ce matin, alors que je réfléchissais, troublée, à votre interdiction. Je me tenais raide et sage, les mains le long du corps, dans une envie de vous si furieuse qu'elle trouva soudain un fulgurant aboutissement : un orgasme me traversa, purement mental, moins déchirant que celui qu'on obtient par le mouvement des doigts, mais si puissant dans sa suavité qu'il s'apparentait à ces jouissances rêvées qui me cabrent parfois en plein sommeil, me laissant au réveil le souvenir d'une douceur surnaturelle. Surnaturel était ce résultat, fruit de l'obsession de ma tête jointe à l'inertie de mes doigts. De l'écartèlement entre votre ordre et mon désir avait surgi la manifestation spontanée d'une extase qui ne contrevenait en rien à votre interdiction, puisque mes mains étaient restées sagement à leur place.

Me punirez-vous pour cet exploit ? N'y reconnaissez-vous pas, au contraire, le signe d'un tempérament d'exception, qui trouve en lui-même le moyen de se plaire sans pour autant vous déplaire ?

Le soleil éclairait maintenant le rideau. Je restai de longues minutes à m'étonner, tranquille, de ce qui venait de me traverser par la simple force de mon désir pour vous. Puis j'écartai largement les cuisses et j'attendis que se représente à moi la pensée magique capable de pénétrer ce lieu où il m'est interdit, hors de votre autorisation, de porter la main. J'attendis avec espoir que revienne cette vibration fine qui m'avait traversée d'une seule coulée, comme le fait la flèche de la cible, et qui s'était éteinte peu à peu, à la manière des ondes qu'un caillou forme sur l'eau. Mais j'eus simplement faim, une faim étrange, jamais expérimentée avant de vous connaître, celle-là même qui m'avait prise alors que vous notiez, la veille, dans mon carnet, vos premières consignes — nausée légère, du bas-ventre, qui ne faisait rien remonter aux lèvres et excluait toute parole, se contentant de blanchir mes traits de telle sorte que, relevant la tête, vous m'avez demandé : « Tu vas bien ? » (Et cette question brève de revenir ensuite, quand vous m'avez pincée avec une violence calculée, puis giflée en plein visage.) J'eus faim, donc, et ce vague au ventre — comme on dit vague à l'âme —, cette tristesse des entrailles était ma faim. Je voulus la satisfaire, ou plutôt la faire cesser, pour que le jour qui pointait me voie

me lever et non rester au lit, languissante, pendant des heures encore. Je mis mes doigts là où il le fallait. Je tâtai du bout de l'index mon petit poisson glissant, dont la tête est bombée et gonfle lorsqu'on la caresse, dont le dos est arrondi et luisant, dont la queue se perd dans un couloir étroit qui se termine sur un trou, sur nulle part, là où vous pouvez aller et venir, vous, comme bon vous semble.

Cependant vous m'aviez dit que je ne pouvais, sans vous, prendre le moindre plaisir en moi-même. Mon poisson était doux et humide, il faisait le gros dos, mais je savais la manière de le calmer, de le réduire à l'état de galet lisse et froid, parfaitement immobile, indifférent, un objet, en effet. Ce que je fis en retirant ma main.

Me punirez-vous pour cette docilité ?

Ensuite — et c'est pour cela, et pour cela seulement, que vous pourrez me punir — je ne m'en tins pas là. Je revins au galet, qui redevint poisson, et puis braise attisée par mon doigt, d'où peut à tout instant s'élever une flamme haute.

Et il en fut ainsi.

Après, je fus triste. De vous avoir désobéi, je vous avais comme perdu, j'avais éloigné l'obsession de vous qui aurait dû m'accompagner tout le jour, et la nuit, et les jours et les

nuits qui me séparaient de vous. J'avais réduit votre pouvoir, je m'étais enfuie, sauvée, là où vous me vouliez perdue, et prise.

De chagrin, je me rendormis et rêvai d'une petite renarde très douce qui se tenait sur votre épaule. Vous la perdiez, la retrouviez, et la perdiez encore. « Que ne t'ai-je liée à moi par une corde fine ! » lui disiez-vous. Et je voyais, dans mon rêve, cette corde transparente vous venir au bout des doigts et attacher à votre poignet le bel animal docile.

Un donjon

Toute soumise a un nom qui n'appartient qu'à son maître. Renarde, désormais, sera mon nom. Quant à vous, parce que je suis punie, je dois omettre votre prénom adoré et vous appeler Maître en public.

Notre public est inexistant, bien que vous m'ayez écrit : « J'estime pouvoir te céder en ma présence. » Cette phrase inquiétante est apparue dans un des courriels que vous ne cessez de m'envoyer à toute heure du jour et de la nuit, avec ordre d'y répondre. Cet échange me tient lieu de laisse invisible : je suis tenue serrée par vos consignes et l'obligation que vous me faites de rendre compte, heure après heure, de mon emploi du temps et des punitions que j'exécute à distance.

Vous décidez que nous rendrons visite à l'un de vos amis. Il possède un donjon. Il semble

que cette rencontre fasse partie de la punition que vous m'avez promise pour m'être caressée sans votre autorisation, mais je n'en suis pas sûre, pas plus que je ne suis sûre de l'emploi du temps de notre soirée : vous refusez de m'en dire quoi que ce soit. Vous m'informez simplement que votre ami est un maître provisoirement privée de soumise, car la sienne est partie.

— On peut donc partir ?

Vous me laissez entendre que votre ami a été « trop loin », provoquant le départ de la belle. J'imagine aussitôt des blessures intimes épouvantables, séquelles à vie rendant cette femme impropre, désormais, à la consommation de l'acte. Les services d'urgence des hôpitaux recueillent ainsi des gens dans lesquels on trouve, après radiographie, toutes sortes d'objets oubliés ou enfoncés trop loin.

— Christian ouvre son donjon à des couples de passage. Il photographie la séance, puis il peint, d'après photo. Nous le retrouvons dans un restaurant en ville.

Vous me priez d'être d'une docilité absolue, de ne pas me livrer à mes facéties habituelles et d'éviter de m'adresser directement à Christian.

Au restaurant, je me tiens coite, bien que je doive subir ce que je déteste : que vous me

manifestiez votre affection de manière visible, en me tirant par les cheveux pour que je vous embrasse, en introduisant votre main dans mon entrejambe ou en me parlant avec autorité. Lorsque le serveur vient, vous décidez de mon menu. Une salade et un verre d'eau. Pour vous et Christian, de la viande en sauce et du vin. Je voudrais une bière pour réduire mon anxiété. Vous déclarez : pas de bière.

Christian a le regard fuyant, son assurance est de surface. En cela il me touche, et parce qu'il ne parle guère. Je crains que vos gestes à mon égard ne l'attristent, qu'il ne regrette sa soumise. Chaque fois que vous me frappez la cuisse, réclamant l'écartement que j'oublie, il détourne les yeux. Finalement, il se plonge dans la contemplation du lieu. Le restaurant ressemble à une cave, des bougies brûlent sur les tables, des figures démoniaques garnissent les murs, une fontaine au centre de la pièce représente un démon pourvu d'un sexe de femme, bien ouvert. Quand nous nous sommes dirigés vers notre table, Christian a caressé au passage cette vulve sculptée en me coulant un regard indéfinissable. Maintenant il m'évite, tendu et sombre. Prise de pitié, je lui pose une question indirecte. Vous m'enfoncez vos ongles dans la paume en me murmurant de me taire. Christian, lui, me répond par une

allusion furtive à son malheur. Je comprends qu'il a passionnément aimé sa soumise. Vous me pincez violemment la cuisse : je dois vous laisser parler entre hommes, demeurer la ruminante docile, la mangeuse de salade que je n'aurais jamais dû cesser d'être.

Le serveur apporte les cafés. L'heure de nous rendre au donjon approche. Tiraillements du bas-ventre. Viendra le moment où je devrai pisser, et je ne veux pas, pas chez Christian. J'ai trop peur que vous ne m'obligiez à le faire debout et à nettoyer en léchant ce que je répandrai à côté de la cuvette. Tout cela m'occupe si furieusement la tête que je vous demande la permission de me rendre aux toilettes. Accordée.

Alors que je marche vers la porte, je sens un liquide chaud me couler le long de l'aine. J'arrange cet inconfort avec ce que recèle mon sac, un tampax, et un slip dont je ne parviens pas à me séparer, qui me suit partout, plié minuscule au fond de mon portefeuille ou fourré dans une poche, dans une manche, avec lequel, donc, je vous trompe et trompe mon inquiétude majeure : avoir, en vous quittant, un accident de voiture qui révélera aux ambulanciers que je vais le cul nu. J'ai donc ce triangle d'étoffe avec moi, prêt à être enfilé n'importe où.

Vous rejoignant à la table, je vous glisse à l'oreille la nouvelle. Vous dites que mes règles ne changent rien au programme.

— Quel programme ?

— J'en déciderai au fil de la soirée.

Je me vois dès lors saignant mais néanmoins prise par Christian, puis par l'objectif de son appareil photo, qui rendra sans doute à la perfection le rouge sombre que l'on sait, celui du début des règles.

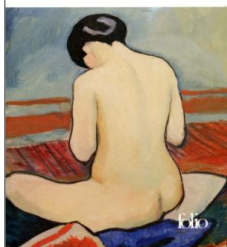
Je me demande si mon imagination effroyable a un équivalent chez vous. Quand vous me faites des réponses sibyllines, laissant toutes les possibilités ouvertes, les pires comme les plus douces, quelles images se présentent à votre esprit ? Le plaisir du calcul équivaut-il à celui de l'angoisse ? Génère-t-il d'aussi sanglants paysages ?

« Connais-moi », m'avez-vous ordonné lors de notre première rencontre. Me soumettre, c'est vous connaître par l'outil le plus raffiné que je possède : mon imagination. Car j'en suis réduite, devant votre refus de m'éclairer sur les heures qui vont suivre, à sonder l'éventail infini des possibilités. « Mes punitions seront à la mesure de tes visions », m'avez-vous écrit. Mais ce que vous me faites dépasse toujours mes visions.

J'ai songé, dans les toilettes, à m'enfuir par

136907

Caroline Lamarche
Carnets
d'une soumise
de province



Carnets d'une soumise de province Caroline Lamarche

Cette édition électronique du livre
Carnets d'une soumise de province de Caroline Lamarche
a été réalisée le 23 janvier 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070309160 - Numéro d'édition : 136907).

Code Sodis : N55265 - ISBN : 9782072487880

Numéro d'édition : 251393.